

EMPIRISME ET RATIONALISME

I. INTRODUCTION.

1. HISTORIQUE DES NOTIONS ET CARACTÉRISATION.

Les ancêtres de ces concepts émergent dans la langue française au XVIème siècle : rationaliste et empirique, deux conceptions entre pure pensée et expérience.

F. Bacon les caractérise ensuite de manière philosophique et scientifique dans le Novum Organum, *aphorisme 95*.

1. Bacon place aux vis-à-vis des empiriques les dogmatiques puis les rationnels.
2. L'opposition n'est pas insurmontable : l'expérience et la raison sont compatibles. Bacon préconise de les utiliser ensemble comme l'abeille : tirer la matière de l'expérience et la mettre en forme par la raison.
3. Pratiquer le raisonnement expérimental : les rationalistes se contentent de déduction et les empiriques ne se soucient pas si la matière renseigne l'entendement. C'est une double critique.

Pour Bacon, la vraie science est celle des causes, mais les causes ne s'offrent pas d'elles-mêmes, d'où l'importance de l'induction. Bacon n'est pas empiriste car l'expérience, selon les empiristes, informe d'elle-même l'entendement. Pour Bacon, il faut donc mettre au point une méthode expérimentale par le biais d'instruments (allusion aux arts mécaniques). Il faut faire parler la nature en la contraignant et non juste l'observer. Ensuite il faut travailler sur les données empiriques : mise en ordre, tri, agencement des données par écrit.

La méthode inductive est proposée contre celle d'Aristote.

4. Bacon critique le camp des empiriques et celui des rationalistes : rétrospectivement, Bacon est considéré comme la première figure de l'empirisme moderne, voire comme le père de l'empirisme.

La caractérisation qu'il propose de l'empirisme n'est cependant pas suffisante pour définir ce qu'est l'empirisme car elle :

- ne concerne que les sciences naturelles
- risque de faire croire que les empiristes n'amassent que des données sans les transformer

Les empiriques que Bacon critique ne sont que des collectionneurs : ce qui n'est pas le cas des empiristes.

2. L'EMPIRISME ET LE RATIONALISME COMME CATÉGORIES DE L'ENTENDEMENT.

Le terme d'empirisme est une traduction française du terme allemand empirismus qui apparaît pour la première fois chez Kant dans la Critique de la Raison Pure, *dialectique transcendantale*.

La dialectique est une logique de l'apparence : pas l'apparence sensible, pas non plus de l'apparence logique (les sophismes) mais l'apparence transcendantale qui est difficile à surmonter car naturelle à la raison. Pour Kant, il s'agit d'étudier l'apparence transcendantale

dans le but de montrer qu'elle aboutit à des antinomies, à des situations où on a affaire à une thèse et une antithèse également défendables.

Donc, mise au point sur la raison : la faculté des principes est différente de la faculté des concepts. C'est-à-dire que la raison est différente de l'entendement. Ces deux facultés unifient mais ne travaillent pas sur la même chose. L'entendement ramène l'unité des données empiriques et la raison unifie les concepts de l'entendement. La raison cherche un principe inconditionné aux connaissances conditionnées de l'entendement : l'entendement connaît, la raison pense.

Aux idées inconditionnées ne correspond aucune donnée empirique : idée de l'Âme (idée d'un sujet inconditionné), idée de Monde (idée d'une cause inconditionnée) et idée de Dieu (idée du concept de tous les concepts). Pour Kant, ces trois idées ont une dimension pratique, morale. Elles résultent de spéculations inévitables de la raison qui aboutissent à des paralogismes : existence de la liberté et de Dieu. On prend le contenu de ces trois idées pour des déterminations objectives.

Le piège est de croire que la raison a la faculté de connaître alors que pour Kant la connaissance est les termes sensibles. Avec cette illusion, on développe :

- la psychologie rationnelle
- la cosmologie rationnelle
- la théologie rationnelle

C'est dans la cosmologie rationnelle que la raison produit des antinomies. Il s'agit de déterminer l'univers dans sa totalité et de lui assigner un principe inconditionné.

Le point commun des thèses est de chercher un principe inconditionné aux éléments qu'ils conditionnent : le monde est fini. Le point commun des antithèses est de considérer que c'est le tout lui-même qui est inconditionné : le monde est infini.

Il y a donc quatre antinomies principales :

1. Le monde a-t-il ou non commencé dans le temps et dans l'espace ?
 - thèse : oui, il faut commencer à un moment.
 - antithèse : non, tout arrêt est arbitraire.
2. Y a-t-il réellement du simple dans la matière ?
 - thèse : oui, il faut s'arrêter.
 - antithèse : non, l'espace est toujours divisible et le simple étant de l'espace il est divisible.
3. Y a-t-il d'autre causalité que la causalité naturelle ?
 - thèse : oui, il y a une cause absolument première.
 - antithèse : non, ce commencement absolu doit être précédé d'un moment conditionné. L'inconditionné est la totalité des conditions du moment absolu.
4. Le contingent présuppose-t-il ou non du nécessaire ?
 - thèse : oui.
 - antithèse : le possible est nécessairement relié à ce qui précède alors le nécessaire n'est relié à rien.

Comme chez Bacon, l'empirisme à pour vis-à-vis le dogmatisme. Ce dogmatisme est le rationalisme. L'empirisme et le rationalisme sont des catégories critiques : ce sont des types,

des positions philosophiques. Kant les propose pour les dépasser elles-mêmes, il les définit pour montrer qu'elles sont à dépasser.

Pour Kant, l'analyse des quatre antinomies dégage les deux types : le rationalisme propose les thèses et l'empirisme les antithèses. Les thèses suscitent leurs antithèses.

§ 8 : exploration à l'infini sur un terrain sûr, supériorité spéculative de l'empirisme.

§ 4 : intérêt spéculatif du dogmatisme à satisfaire la raison empêche de régresser à l'infini alors que l'antithèse ne permet pas l'unification du monde. Avec le dogmatisme on s'assure de la réalité même suspendue à un inconditionné qui la soutient.

§ 9 : l'empirisme à le mérite de ne pas aller au-delà du sensible vers l'inconditionné.

§ 12 : Kant dit que si l'empirisme est aussi immodeste que le rationalisme, il est lui-même dogmatique.

L'empirisme lui-même peut donc être dogmatique. Sa particularité est qu'il peut être plus ou moins radical mais il devient dogmatique lorsqu'il affirme plus qu'il ne sait, quand ses négations ont une portée ontologique.

Si l'empirisme dogmatique peut exister alors le dogmatisme devient une catégorie transversale.

Il existe un clivage interne à l'empirisme : l'empirisme pur s'en tient au principe de l'empirisme tandis que le dogmatique l'outrepasse. Ce principe est une maxime, un principe de prudence : « modérer nos prétentions, cultiver la modestie dans ce que nous affirmons, et en même temps élargir le plus possible notre entendement grâce au seul maître qui nous soit véritablement proposé, à savoir l'expérience. » (Kant, Critique de la Raison Pure, dialectique transcendantale, § 10)

D'après ce principe, les quatre antinomies non dogmatiques devraient être les suivantes :

1. faire comme si le Monde était sans commencement dans le temps et dans l'espace.
2. faire comme si la matière était divisible à l'infini.
3. faire comme si le monde des phénomènes était déterminé par les seules lois de la nature.
4. faire comme si l'ensemble des phénomènes ne pouvait s'expliquer par aucune cause inconditionnée.

Aux yeux de Kant, le dogmatisme de l'empirisme lui fait perdre son intérêt spéculatif et théorique : celui de limiter l'usage de la raison, d'éviter le dogmatisme dans le domaine théorique. Cependant, l'empirisme fait peur car il ne fournit pas d'éléments pour fonder la morale et la religion.

§ 7 : l'empirisme sape les fondements de la morale et de la religion mais il s'agit là d'un empirisme dogmatique.

§ 10-11 : l'empirisme pur barre la route aux spéculations mais il préserve le domaine de la croyance : ignorer les spéculations dogmatiques ne nit pas la valeur de leur contenu. Mais cela indique qu'il s'agit d'un objet de croyance et non de savoir.

L'empirisme est donc à craindre à deux conditions :

- quand, concernant l'action, il propose de fonder sur l'expérience la morale (le bien et le mal).
- quand, concernant la connaissance, il dogmatise.

Dans son principe, l'empirisme est fondé : contrairement au rationalisme dogmatique, l'empirisme préconise d'expliquer les faits par d'autres faits. L'empirisme est un appel à la prudence matière de connaissance et il est salutaire à la morale et à l'action.

3. L'EMPIRISME ET LE RATIONALISME COMME CATÉGORIE HISTORIQUE.

Les catégories de Kant qualifient des types de positions : sont-elles historiquement incarnées ? Kant pense à l'épicurisme et au platonisme. Le dogmatisme et l'empirisme ont une signification dès l'antiquité. Cependant, ces catégories de rationalisme et d'empirisme sont incarnées dans les temps modernes avec deux noms : Descartes et Locke.

Cette approche historique a trois implications :

- l'histoire couplée de l'empirisme et du rationalisme ne commence qu'avec les temps modernes.
- pour définir ces doctrines on ne peut pas se passer de Descartes et de Locke, ce sont des repères historiques, canoniques, idéaux.
- l'empirisme et le rationalisme doivent leur histoire couplée à un fait : Locke s'est lui-même situé et a situé l'empirisme comme tel par rapport au rationalisme dont Descartes est le représentant le plus fameux dans la seconde moitié du XVIIème siècle.

Le rationalisme et l'empirisme s'entre-définissent : l'empirisme a toujours été une réaction au rationalisme et le rationalisme une réponse à l'empirisme. L'histoire de chacun est inséparable de leur conflit : l'un et l'autre ne cessent de s'enrichir mutuellement. Le rationalisme de Descartes suscite l'empirisme de Locke qui suscite à son tour le rationalisme de Leibniz et de Malebranche qui suscite la réaction de Locke à nouveau.

L'idée de poser les rationalistes et les empiriques nommément a prit corps en Angleterre avec Locke. Beaucoup de ces auteurs sont du XVIIIème siècle. Les périodes ultérieures doivent quelque chose à ce siècle et ne connaîtront jamais la même intensité d'opposition.

Concernant le rationalisme, son histoire ne s'épuise pas dans l'histoire de son conflit avec l'empirisme. Ce n'est qu'un aspect de l'histoire du rationalisme. Mais ce conflit rend compte dans le champ de la philosophie de la connaissance, mais le rationalisme prend sens dans d'autres champs : religieux, par exemple. Dans ce champ, le rationalisme est soit critique d'une révélation surnaturelle soit défense d'une religion naturelle, mais encore il peut s'agir de fonder en raison la croyance religieuse sans renoncer à la révélation. Les adversaires de ce rationalisme sont ceux qui estiment qu'on peut fonder hors raison la religion, ceux qui estiment qu'il y a un élément irrationnel dans la religion.

Mais le point commun de ces rationalismes est une confiance commune dans la raison humaine.

4. LA CARACTÉRISATION GÉNÉRALE.

Huit remarques :

1. Empirisme vient du grec *empeira* qui devient *experientia* en latin, expérience en français, *experiment* en anglais et *erfahrung* en allemand. Rationalisme vient du grec *logos* qui devient *ratio* en latin, raison en français, *reason* en anglais et *vernunft* en allemand. Deux dimensions de la vie mentale mais aussi deux sources du savoir humain. L'expérience provient de la conscience sensible qui peut inclure la perception intérieure. Pour un empiriste, la conscience de soi est tributaire de la conscience sensible. Le rationalisme est la pensée pure de l'intelligence humaine.

2. La différence entre raison et expérience revient entre ce qui est co-naturel à la raison et ce qui est acquis.

-Ne pas confondre le co-naturel et l'immédiat

-Ne pas confondre le co-naturel et le naturel

L'empirisme prive notre intelligence de données co-naturelles mais ne la prive pas d'une certaine nature. Le co-naturel est constitutif, structurel.

3. On oppose moins deux facultés que deux sources. Le rationalisme fait de la raison ce que l'empirisme fait de l'expérience : la source principale, voire unique, de la connaissance humaine.

4. Le primat de la raison du rationalisme signifie le primat de l'universel sur le particulier. Pour Locke, les idées premières sont celles des choses particulières à partir desquelles l'entendement poursuit jusqu'aux générales (Essai sur l'Entendement Humain, L IV, chap. VII, §9). Pour l'empiriste, le général est obtenu par abstraction.

5. Dans les deux cas, pour l'entendement il est question de travailler sur les données dont dispose la raison. La raison est autre chose que l'entendement qui est une faculté particulière : elle n'a une réelle autonomie que pour les rationalistes qui la divinisent. Mais la raison peut être considérée comme une faculté : au sens restreint, faculté d'intuitionner ; au sens large, faculté de s'élaborer sur ses propres données. La raison a donc des objets qui lui sont propres.

6. Empirisme : l'intelligence progresse à partir de l'expérience, l'expérience est les données immédiates de la conscience sensible. L'intelligence acquiert un jugement à partir de ces données.

Rationalisme : l'intelligence ne pourrait pas progresser si elle ne partait pas des données rationnelles dont elle dispose indépendamment de l'expérience.

7. Le rationalisme n'exclut pas que l'intelligence découvre les données rationnelles, cette mise à découverte des données rationnelles est même nécessaire : appel à l'expérience de la pensée pure (quelque chose préexiste), l'expérience que la raison fait d'elle-même, expérience ni sensible ni psychologique.

Le rationaliste fait de la raison ce que l'empiriste fait de l'expérience : autorité d'une connaissance. Pour le rationaliste les notions censées viennent de la raison et doivent être validées par elle. Pour l'empiriste les notions censées viennent de l'expérience et doivent être validées par elle.

L'empirisme désigne une position qui affirme le primat de l'expérience sensible dans la constitution de la raison humaine.

- Chronologiquement : le savoir commence avec l'expérience pour l'empirisme et avec la raison pour le rationalisme.
- Ontologiquement : la raison et l'expérience permettent au savoir de commencer et de progresser. Elles fournissent la matière première de la connaissance.
- Normatif : le savoir n'est valide que s'il provient de la raison pour le rationalisme et au contraire le savoir n'est valide que s'il provient de l'expérience pour l'empiriste.

Pour l'empiriste : l'expérience est le principe de toutes nos connaissances :

- approche génétique
- l'expérience fournit des données sans lesquelles le savoir n'aurait aucun contenu.

‡ pour le rationaliste : la raison est le principe de la constitution des connaissances humaines :

- l'expérience ne nous fait rien connaître.
- la raison est une source à part entière de la connaissance humaine : aucune genèse des données rationnelles n'est possible.

5. LES ENJEUX ET LE DESTIN DE LA CONFRONTATION.

L'empirisme invente la confrontation : Locke commence son *Essai sur l'Entendement Humain* par une critique du principe même du rationalisme. Ce n'est qu'à partir du Livre II que Locke propose sa thèse.

Voltaire, les *Lettres Philosophiques*, *13ème lettre*, reconnaît le mérite à Locke d'avoir osé douter : Locke se retient de « définir tout d'un coup ce que nous ne connaissons pas ». Voltaire prend l'exemple de la définition de l'âme en opposition à Descartes qui prétend avoir une notion primitive de l'âme comme étant la pensée. D'après Voltaire on divague, on spéculé, on énonce des définitions. Pour lui, les contradictions naissent de l'attitude dogmatique et Locke aurait montré la voie salutaire de la prudence. Locke adopte une méthode : l'approche génétique de la connaissance humaine, il examine par degré ce que nous voulons connaître, l'âme. Le risque est de prendre conscience qu'il y a des choses qu'on ne peut pas connaître : *Essai sur l'Entendement Humain*, *L IV, chap. 3, §6*.

Scepticisme méthodique lié à une approche génétique : pour Locke nous n'avons pas à proprement parlé d'idée de l'âme mais celle de la pensée et celle de la matière. Au regard de ceux qui sont dogmatiques : cette conclusion de Locke a une dimension sceptique. Mais pourtant, Locke n'est pas un sceptique, contrairement à Hume. Comment ne pas tomber dans le relativisme ou le scepticisme quand on est empiriste ? On risque de faire basculer les certitudes philosophiques liées au rationalisme. Ces certitudes sont que :

- l'intelligence humaine peut accéder aux choses en-soi ≠ l'expérience sensible est le domaine du pour-soi. Hume détruit la certitude qu'on peut atteindre les choses en-soi.
- l'univers n'est pas seulement dans l'entendement humain mais dans les choses ≠ l'univers de l'empirisme n'est qu'un dérivé du particulier. Locke détruit la certitude que l'universel est dans les choses.
- l'être n'est pas empirique mais substantiel ≠ Berkeley : être c'est être sensible.

L'empirisme doit tenir compte de ces trois certitudes. Aucun de ces trois philosophes ne tombe dans le relativisme absolu ou le scepticisme. Locke a confiance dans le travail de l'entendement, Berkeley évite le scepticisme et Hume n'est pas dogmatique.

Avec le développement des sciences expérimentales, l'empirisme et la rationalisme s'intriquent de plus en plus. Cela ne signifie pas que l'expérience est considérée comme le principe de la connaissance humaine : Kant, Bachelard, Popper.

-Kant : la connaissance commence avec l'expérience mais n'en dérive pas.

-Bachelard : le rationalisme est le dialogue de la théorie à l'expérience. La rationalité intègre l'expérience, elle n'est pas constituée par avance mais solidaire d'expériences particulières et précises.

-Popper : théorie de la falsification, une théorie n'est valide que tant qu'elle n'a pas rencontrée une théorie invalidante. En même temps, la raison anticipe toujours sur l'expérience en mettant au point des protocoles d'observation.

Le rationalisme s'est renouvelé au contact des sciences expérimentales et en se renouvelant, il a obligé l'empirisme à le faire aussi.

II. PLATON RATIONALISTE, ARISTOTE EMPIRISTE.

1. LOCKE, LA MÉTAPHORE DE LA TABLE RASE.

Essai sur l'entendement humain, Livre 2, chapitre 1.

Il y a deux métaphores contre l'innéisme. La première au *paragraphe 2* : la métaphore de la table rase, et la seconde au *paragraphe 25* la métaphore du miroir.

La première est une fausse traduction pour papier vierge, car le traducteur a pensé à Platon. Ce dernier, dans *Théétète* utilise la métaphore des empreintes dans un bloc de cire, la mémoire est la conservation, de qualité variable tout comme la cire peut être de qualité variable. Il y a autant de souvenirs, de savoirs acquis que de d'empreintes. Le problème c'est la possibilité de prendre ce que l'on sait au sens de ce que l'on se souvient pour autre chose dont on se souvient aussi. Il y a la possibilité de faire erreur, liée à la mauvaise qualité de la mémoire. Avec cette métaphore, Platon veut établir qu'on peut avoir des opinions fausses.

Aristote, dans le traité *De l'âme, livre 3, chapitre 4*, donne la métaphore du tableau où rien n'est dessiné. Il montre par là que notre intelligence n'est rien avant d'opérer, avant de recevoir des formes intelligibles. Elle est en puissance. L'intelligence est le lieu des formes intelligibles. C'est une puissance qui est en attente d'un agent qui la mette en action. Pour qu'il y ait sensation il faut qu'il y ait lumière. De même, il faut une intelligence active qui soit agent et qui est toujours en acte. Est-ce qu'elle est dans l'âme de chaque individu ? Non, car elle ne pourrait pas expliquer l'activité de l'intelligence. Il faut de l'instruction pour actualiser notre intelligence. Donc cette intelligence active est dans l'espèce, pas dans l'individu. C'est un acte impersonnel. L'efficacité de cette intelligence peut rencontrer des obstacles dans l'individu.

Y a-t-il chez Locke, une allusion à Platon ou à Aristote ? Dans sa métaphore du papier blanc, il souligne que notre esprit tire tout son matériel de l'expérience. Sans les apports de

l'expérience il n'y aurait rien à connaître. Locke ne converge pas du tout avec la perspective de Platon ou d'Aristote. Il n'y a pas de rapports avec la réalité des opinions fausses de Platon. Mais il y en a quelqu'un avec le tableau sans dessin d'Aristote. Les deux nous parlent d'intelligence vide avant que du sensible ou de l'intelligible viennent la remplir. La forme est la même. Pourtant il y a plusieurs différences. La première est que chez Locke il est question des impressions sensibles alors que chez Aristote, il est question aussi des formes intelligibles. La deuxième différence se trouve dans le vocabulaire qui est révélateur. Locke parle de l'esprit comme purement passif tandis qu'Aristote parle de l'intelligence comme devant être informée.

La métaphore du miroir de Locke montre bien la passivité de l'esprit. Elle souligne que l'esprit ne peut pas ne pas être rempli par ce qui lui vient de l'expérience et il ne peut pas empêcher que les données de l'expérience suscitent en lui certaines expériences. Tout comme un miroir ne peut altérer ou effacer ses images. Notre esprit réfléchit comme un miroir. Les données de l'expérience se projettent dans l'esprit. Les idées ne sont pas moins inévitables que les reflets. Mais il n'y a pas d'impressions sensibles si l'esprit n'aperçoit pas. Il y a obstacle à la perception sensible.

On ne peut pas projeter sans nuances Locke sur Aristote. Pour Aristote l'esprit ne se réduit pas à sa puissance de sentir. Il y a l'idée de formes intelligibles.

2. PLATON RATIONALISTE

Il y a plusieurs thèses de Platon qui justifient qu'on parle de rationalisme :

- l'intelligence a un fond propre, elle ne tire pas tout de l'expérience, il y a des données proprement rationnelles, autonomes et séparées du monde sensibles
- la raison est la partie la plus haute de l'âme. C'est la seule capable d'intuitions intellectuelles.
- il y a un primat de l'universel sur le particulier.
- c'est le monde des idées qui fait autorité, qui donne les normes
- la connaissance ne commence pas l'expérience sensible. Tant qu'il n'y a pas de contact avec le monde intelligible, il n'y a pas d'opinions.

Phédon, 65b-66a 74d :

Socrate dit que parler de beau, bon, juste en soi, c'est supposer qu'on connaît par l'âme et que la connaissance sensible ne sert à rien. La recherche d'une définition des êtres n'est pas vaine. Elle prépare à la mort, séparation de l'âme et du corps. La vie après la mort est la vie de l'âme dans le monde des idées. 74D est une référence à la réminiscence, pour montrer que l'âme préexiste, il y a une connaissance prénatale des intelligibles.

République, fin du livre V, 476a- 480a :

L'opinion intermédiaire entre connaissance et ignorance, porte sur les choses particulières. C'est l'occasion de critiquer ceux qui nient les universaux. Le beau est identique en lui-même alors que les choses belles peuvent différer (côté de l'instable, des opinions, donc des contradictions). L'universel est l'identique à soi-même.

Livre VII, l'allégorie de la caverne qui évoque l'accès au monde des idées comme arrachement. L'habitude de la pénombre rend obligatoire l'éblouissement.

Ménon, 90d- 96b :

C'est un dialogue sur la vertu. Comment trouver ce que l'on ne connaît pas ? La réponse de Platon est par la réminiscence. On ne chercherait pas ce que l'on cherche si on n'en avait pas déjà une certaine connaissance. Il y a un savoir des formes intelligibles dont il faut se ressouvenir, qui ne dépend pas de l'instruction. Exemple de l'esclave non instruit qui résout des problèmes de logique.

Le Théétète, 148 e-141d

C'est un dialogue sur la science. Socrate se compare à une sage femme. La spécificité de l'accoucheur des âmes, c'est qu'il a le pouvoir de tirer les fruits de ces accouchements en fonction de leur vérité. Il questionne sans donner de réponse. Grâce à cela, il y a un accouchement de pensées vraies tirées d'eux même et pas de Socrate, ni de l'expérience. Il y a une conversion intérieure qui leur permet de découvrir en eux même ce qu'ils cherchaient. La vraie pensée est une réflexion de l'âme sur elle-même.

Enthydème :

C'est euristique, forme la plus stérile des sophistes, art de la réfutation. La fin est de réfuter ce que le locuteur dit, que ce soit vrai ou faux. Le but est de paraître savant en faisant se contredire le locuteur, de se faire valoir. La philosophie, c'est l'amour du savoir. Mais cette étymologie est refusée par Socrate qui propose de mettre sagesse au principe et pas au terme. C'est une vertu, pas un savoir, qui consiste à ne pas croire que l'on sait, ni à faire croire que l'on sait. On doit reconnaître le monde intelligible comme monde à part entière. Le monde est l'occasion de stimuler la réminiscence, le monde intelligible.

Phédon :

Il est question de l'égalité. L'égal en soi diffère des objets que nous jugeons égaux. C'est à partir de l'observation de deux bâtons égaux que je conçois l'égalité. Mais la limite de cela, c'est que quelqu'un d'autre peut les percevoir inégaux. Ce n'est pas le cas de l'idée de l'égal. Cette idée de perception ne suffit pas. La vision de deux bouts de bois égaux ne fait qu'occasionner la réminiscence. La perception d'une réalité intelligible n'est pas obtenue par abstraction d'une perception sensible mais par la réminiscence. Le sensible réactive l'intelligible. Chez Platon, s'abstraire du sensible, c'est s'en détourner. Pour Aristote au contraire, l'abstraction est au centre.

Phèdre et le Sophiste :

La dialectique permet d'arriver à la connaissance de l'essence des choses. C'est le moyen et la science en elle-même. Lien entre la dialectique et le dialogue, usage du discours non rhétorique, non euristique. Un dialogue c'est le partage, la mise en commun de la rationalité. Il faut parvenir ensemble à la définition des choses par leur essence. Il faut le

dialecticien pour poser les bonnes questions. Socrate préconise d'être savant, sage c'est-à-dire détenteur de l'intelligence.

Phèdre, 265c-266d, le dialectique est le travail de diviser et de rassembler. Il s'agit de deux phases d'une même opération intellectuelle. Diviser c'est en même temps percevoir l'unité. Socrate, 237a-238c, montre que l'amour rend malheureux et se contre dit en 244a. L'art du dialecticien va consister à prendre ensemble deux discours et de trouver l'essence commune au-delà de la contrariété. Ce genre commun, c'est l'égarement de l'esprit. Ainsi on unifie ce que l'on divise. Le fait est de bien diviser. Cela suppose qu'on est en vue l'unité qui convient. La division n'est pas arbitraire, elle est de nature intelligible. Il faut de la souplesse intellectuelle. Dans cet exemple de l'amour, on prend en compte la conséquence.

Le multiple n'est pas toujours sur le modèle des espèces dans un genre. La beauté unifie le courage et la modération sans les définir essentiellement. L'art du dialecticien est de bien définir les formes intelligibles. Dans le Sophiste, 254b-256d, il y a cinq formes qui sont universellement participées :

- l'Etre
- le Repos
- le Mouvement
- le Même
- l'Autre

Aucune de ces cinq formes ne peut se fondre dans une autre. La dialectique serait impraticable sans le Même et l'Autre. Toutes les formes participent à la forme du Même. Le dialecticien ne pourrait pas travailler s'il pensait que les formes peuvent différer d'elles mêmes. L'Autre est indispensable pour comprendre qu'une forme est différente des autres. Il y a des formes avec lesquelles la forme de l'autre communique et d'autres non. La communication des formes entre elles différencie. Le dialecticien doit déterminer quelles formes participent les unes aux autres ou pas. Sans ce savoir il n'y aurait pas de définition possible.

La vertu est le prédicat de la justice. La dialectique est la connaissance des dissonances (contradictoires ou sans aucun rapport, indifférence) et des consonances (rapport de genre à espèce). La dialectique doit permettre la connaissance intégrale des intelligibles à partir de quoi on pourra connaître l'essence de chaque chose sensible.

Textes sur ce que suppose la science de l'âme :

République, 436b, livre IV :

C'est un passage sur les trois principes de nos actions. Logistikon : principe par lequel l'âme raisonne et qui est capable d'empêcher la partie désirante de satisfaire son désir à tout prix. La raison fait raison, le désir qui fait désirer (concupiscence) et l'ardeur sert de modérateur face aux désirs, elle peut prendre la forme de courage. La raison aide l'ardeur, elle permet aussi de délibérer sagement en raisonnant sur ce qui est le meilleur et le pire. La partie rationnelle est faite pour diriger.

Livre V, VI, VII indiquent que la compétence des gouvernements passe par le savoir des formes intelligibles : la noésis.

République, IV, le schéma de la ligne.

L'ontologie c'est ce qu'il en est de l'être et l'épistémologie c'est sa traduction en termes de connaissance. Ce qui correspond au monde intelligible c'est la science et au monde sensible c'est l'opinion. Le but de ce schéma est de délimiter les différents états mentaux de l'âme :

- .intellection pure
- .pensées discursive
- .croyance
- .illusion, représentation

A ces quatre états correspondent quatre types d'objets. Le découpage est effectué sous le rapport de la vérité et de la non vérité qui a un sens ontologique (selon les originaux et leurs copies).

Il y a une explicitation de la différence entre l'intellection pure et la pensée discursive. Ce qui caractérise le mieux cette pensée c'est partir du principe que les objets ne sont que des images. Si l'âme recourt à ces images, elle procède à partir d'hypothèse qu'elle considère comme ces principes. En mathématiques, les hypothèses sont formées à partir d'images. Le monde sensible est considéré comme une copie intelligible des formes intelligibles. La faiblesse de la pensée c'est de ne pas voir le fait qu'elle se contente de faire l'hypothèse des hypothèses. Elle ne part pas d'évidence, seulement d'hypothèses. L'intellection pure s'appuie sur l'intelligible pour aller à l'intelligible, alors que la pensée s'appuie sur un objet sensible pour aller à l'intelligible.

Textes sur la valeur normative de la connaissance des formes intelligibles.

Platon, République V, 507D-509A

Une analogie est mise en place : l'idée du bien avec le soleil. Le soleil trône, il rend visible le visible, tout comme le bien trône et rend intelligible l'intelligible. Il faut quand même souligner la supériorité de l'idée de bien. L'analogue de la vue c'est la connaissance et celle de la lumière c'est la vérité. Le bien cause la vérité qui rend opérationnel le pouvoir de les voir, qui rend effectif l'intellect. Ce qu'il entend par vérité c'est l'égalité à soi. C'est l'idée du bien qui cause le fait que les intelligibles soient intelligibles, qu'ils soient égaux à eux, c'est-à-dire sans devenir, impérissables. Les intelligibles sont, au sens le plus élevé du terme. Leur bonté intrinsèque réside dans leur immuabilité. C'est pourquoi les intelligibles forment un monde.

Si l'âme ne voit pas toujours, c'est une question d'orientation du regard (analogie). Elle regarde ce qui devient et se corrompt et ce qui est dans l'opinion. 508 E.

Il y a trois limites à cette analogie : l'unicité du bien, absolument :

- là où la lumière n'est pas, les yeux ne voient pas. Mais dans le monde intelligible, la vérité ne cesse jamais de luire. Si l'âme est dans l'obscurité, c'est sa seule faute.
- le soleil est engendré par le bien. Il en est le rejeton, 508B. Il est l'image visible du bien. L'analogie des deux ne doit pas gêner la dépendance ontologique.
- alors que le soleil est visible, le bien n'est pas immédiatement intelligible. C'est ce que vise la dialectique.

3. LES CRITIQUES ARISTOTÉLICIENNES DE PLATON

Aristote, comme Platon, estime que la science porte sur l'universel, contrairement au sensible.

- L'universel n'est pas le général, c'est l'essence du singulier, ce n'est pas que du commun.
- L'universel en tant qu'intelligible est forme. C'est quelque chose d'identique à soi même, qui ne change pas, contrairement aux formes sensibles.
- L'intelligence est le lieu des intelligibles.
- Il y a des intelligibles en soi, pas seulement pour nous. Les universels sont dans l'être.
- Les principes sont ce qu'il y a de plus intelligibles.

Les différents points de désaccord entre Platon et Aristote :

- Pour Platon, l'intellect n'a pas besoin du sensible pour être actualisé. Pour Aristote, l'âme a besoin du sensible.
- Aristote n'est pas d'accord pour dire que la connaissance est une reconnaissance. Pour lui, connaître, c'est découvrir. Il y a un désaccord ontologique : Platon a transposé sur le plan du réel, ce qui vaut uniquement sur le plan épistémologique : distinction universel et particulier, intelligible et sensible. Pour Aristote, l'intelligible est dans le sensible, il diffère mais n'en n'est pas séparé. La distinction n'implique pas la séparation. Il n'y a qu'une seule réalité, qu'un seul monde.
- Pour Aristote, l'immanence n'a rien à voir avec la thèse de Platon de la participation du sensible à l'intelligible (de la copie à son modèle). C'est une forme inversée de l'immanence véritable. Pour Aristote, Platon se contre dit, ce qui est séparé ne peut pas communiquer. Le schéma de la participation risque de faire participer la particulier à plusieurs essences.
- Aristote n'est pas d'accord pour dire que les mathématiques portent sur des objets séparés du sensible. Pour lui, l'essence du triangle n'existe que dans les triangles et pas sans.

Aristote réhabilite la physique. La dialectique n'est plus une science, c'est un savoir faire, c'est l'art d'argumenter. La science ne se contente pas de partir de prémisses mais de principes.

4. ARISTOTE, EMPIRISTE ?

Les sciences comportent deux démarches bien distinctes :

- montrer le fait que telle chose existe
- chercher à comprendre pourquoi la chose observée est ce qu'elle est = quid. C'est l'ambition principale du savant.

L'empirisme d'Aristote est indissociable du privilège qu'il accorde aux sciences de la nature. Il définit la science en ayant à l'esprit des critères des sciences de la nature. Aristote

ne déclare pas la guerre du rationalisme de Platon. Il veut rationaliser ce qu'il observe, expliquer sans régresser à l'infini.

Il y a deux types d'intelligibles :

- intelligibles simples : principes qui sont indémonstrables.
- Intelligibles particuliers : dérivent des principes donc eux sont démontrables.

Est-ce que la connaissance des principes est scientifique ?

Exemple d'un syllogisme :

- Les hommes sont des animaux.
- Les animaux sont mortels.
- Donc les hommes sont mortels.

Cette démonstration est scientifique. Elle donne la cause explicative de la conclusion. On arrive à ces principes grâce à l'expérience sensible. C'est en ce sens qu'Aristote est empiriste : on a besoin de l'expérience sensible pour arriver aux principes.

Aristote, Second analytique.

Toute connaissance d'intelligible suppose une connaissance préalable. Par quelle connaissance préalable est conditionnée la connaissance des principes ? Ce n'est pas comme la connaissance des intelligibles car elle est conditionnée. La connaissance des principes ne relève pas de la connaissance scientifique car elle ne relève pas de la démonstration mais de l'induction.

L'inné est en nous sans que nous nous en apercevions. C'est une connaissance passée de ces principes. Nous avons besoin de la réminiscence pour réactiver cette connaissance. Nous connaissons les principes avant de les connaître, ce sont des connaissances cachées. Pour Aristote, cela n'en est pas une, il n'y a pas de connaissance sans conscience. Il y a acquisition des principes. C'est une dérive de la réfutation de la première thèse. On doit en acquérir la connaissance, grâce à l'expérience sensible.

Il y a plusieurs niveaux :

- Percevoir sans mémoire.
- Percevoir avec mémoire
- Percevoir avec mémoire et formation de notions sensibles.

C'est de la perception qu'il y a la mémoire, de la mémoire le souvenir et du souvenir l'expérience sensible. La mémoire permet l'émergence de notions. Une série de perception ne suffit pas à constituer une expérience du sensible.

La connaissance des principes est précédée et rendu possible par des notions, intelligibles sensibles qui donnent lieu à des universaux sensibles. C'est l'intelligence qui agit pour en dégager des intelligibles. Il s'agit de produire de l'universel. L'expérience fournit des ressources afin que l'on puisse s'élever à l'universel. Aristote a une explication génétique. La faculté de saisir n'est pas autonome. L'induction est une opération purement intellectuelle. L'intuition des principes ne peut pas, ne pas être vraie. L'intelligence ne peut pas se tromper sur les principes. En ce sens, il y a aussi du rationalisme chez Aristote. C'est l'intelligence qui

décide de la validité de ces découvertes. La faculté intellectuelle demande plus que ces impressions sensibles. Elle est active.

III. DESCARTES RATIONALISTE, LOCKE EMPIRISTE.

Le rationalisme de Descartes est présent dans sa méthode. Elle valorise l'usage de la raison. Il s'agit de prendre en compte le fait que la méthode, la raison est consécutive de l'expérience elle-même. Il s'agit d'indiquer les démarches à suivre pour bien conduire sa raison. Il faut se mettre au travail sans le sensible.

1. Règle de l'évidence : ne tenir pour vrai que ce qui est clair et distinct.
2. Règle de l'analyse : décomposer chaque problème en élément le plus simple possible.
3. Règle de l'ordre : ordonner ses pensées en allant du plus simple au plus complexe.
4. Règle de la complétude : passer en revue toute les étapes qui résolvent un problème.

Descartes n'accorde de valeur à l'expérience que conditionnellement. Il ne s'agit pas de s'en passer mais de ne lui reconnaître comme valeur que celle de test. L'expérience ne peut pas servir de point de départ. On part de la théorie. L'expérience est plus nécessaire quand on est déjà avancé au niveau théorique. Plus on a de théorique, plus on a besoin de l'expérience. Ce recours à l'expérience est commandé par la théorie. C'est après déduction qu'on regarde l'expérience.

Appui sur les textes de Descartes :

Règle XXI, Règles pour la Direction de l'Esprit et Principes de la Philosophie

Notions primitives et notions communes sont différentes. Si par notion primitive, on entend la notion de chose, elles sont en nombre restreint. *Article 48* des Principes. Ce sont les notions générales et les notions particulières.

Notion de choses :

- Notions générales
- Notions particulières :
 - ~ Notions de choses impliquant l'union de l'âme et du corps
 - ~ Notions de choses purement corporelles
 - ~ Notions de choses purement intellectuelles

- Choses naturelles
 - ~Purement intellectuelles
 - ~Purement matérielles
 - ~Communes

La notion de substance convient aussi bien à Dieu qu'aux créatures. Il y a la notion de chose pensante, de chose étendue et d'union (choses particulières).

Les notions primitives ne sont pas abstraites. C'est le modèle aristotélicien. En ce point Descartes est anti-aristotélicien. Les notions abstraites deviennent existantes que dans l'esprit humain. Ce qui n'est pas le cas des notions primitives. Une notion primitive est simple, c'est l'exemple de la limite dans la *Règle XXI*. Les notions abstraites ont besoin des choses simples.

Les notions primitives sont-elles innées ?

Toutes ces notions sont liées à une expérience de pensées plus ou moins intellectuelles. Certaines notions sont connues avec le secours de l'imagination. Mais il y en a qui se connaissent sans perception sensible.

Dans la Méditation Seconde de Descartes, *pages 83-87*, il s'agit de démolir le préjugé par lequel il est plus facile de connaître les corps. Il est fondé sur le préjugé que nous connaissons la réalité matérielle par les sens uniquement. Ce préjugé est empiriste. Il donne la primauté à la connaissance sensible. Descartes propose l'analyse du morceau de cire. La même cire demeure-t-elle après ce changement radical de qualités sensibles ? Oui, c'est l'intelligence qui nous permet de le dire et pas nos sens ni notre imagination. Il n'y a que mon entendement seul qui me le fait dire. La perception de la cire avant et après la fonte est une inspection de l'esprit qui peut être claire et distincte ou imparfaite et confuse (dans l'esprit de celui qui n'a pas encore philosophé.)

* Il y a dans les choses corporelles en tant qu'objet de pensées un noyau qui échappe à la perception sensible. Ce noyau, c'est de l'intelligible pur et simple.

* La perception est rendue possible par l'appréhension purement intellectuelle de ce noyau. Sans cela, on ne pourrait pas déclarer qu'on perçoit la même chose.

* C'est au philosophe qui revient de mettre en évidence tout cela. Cette saisie intellectuelle ne se fait pas instinctivement. Il y a un paradoxe d'une connaissance présente mais inactuelle, c'est le paradoxe de l'innéisme.

C'est par une inspection de l'esprit qu'il est capable de reconnaître ces idées innées. Il y a de l'impensé qui pourtant est impliqué dans nos pensées, comme l'exemple du triangle, dans la *Règle XII*. L'innéité n'est pas exclusive d'un travail mais le réclame. Il s'agit d'accomplir une idée. Connaître des idées, c'est comme se ressouvenir. L'inspection de l'esprit est une conversion de la pensée actuelle vers une pensée en moi qui n'est pas déjà connue.

Cf : feuille résumé Descartes.

Essai Philosophique Sur l'Entendement Humain, Locke.

Livre I, chapitre 1, §8 : il n'y a pas d'idée inactuelle donc pas d'idée innée. L'esprit est défini par les idées, ce n'est pas une substance. Locke n'est pas matérialiste non plus.

L'esprit, c'est ces idées mêmes, sans ces idées, l'esprit n'est pas. Toute connaissance part d'idées et se construit sur ces idées. Il faut commencer par la logique avant de faire des mathématiques ou de la morale. Nos moyens de connaissance sont essentiellement des signes. Les idées sont les signes les plus fondamentaux. La sémiotique est l'étude de ces signes. Toute idée est à la fois un événement mental et un contenu de pensée. Elles permettent de nous rapporter aux choses et rendent possible la connaissance. Toute sensation donne lieu à une idée et une idée est un contenu mental qui nous met en rapport avec les choses.

La cible de Locke :

Le *Livre I* est une critique. La cible est difficile à identifier. Ce n'est pas Descartes exclusivement. C'est aussi les scolastiques et des platoniciens. C'est une cible plus théorique que réelle. Locke a un adversaire massif : l'innéisme.

L'innéisme est une doctrine rependue au XVII^{ème} siècle. Dieu aurait imprimé dans l'esprit humain des idées, des vérités, des principes qui fondent la connaissance, la morale et la religion. Par exemple : le principe de non contradiction, tout ce qui est est, il faut respecter ses promesses (cela sert de fondement aux relations contractuelles), fait à autrui ce que tu voudrais qu'il te fasse.

Les objectifs de Locke :

Il a une visée polémique et englobante. Il s'en prend à la pratique de l'innéisme qui assoit sur une base indiscutable, la connaissance ainsi que la vie morale et religieuse. Sa critique a une portée subversive. Les pratiques innées sont donc indiscutables, mais pas pour Locke. Il pense que derrière l'innéisme se trouve une forme d'autorité. *Livre I, chapitre 4, §24*. Locke veut reprendre possession de l'exercice de ses facultés mais il ne veut pas prôner le relativisme pour autant. Il est contre l'innéisme qui encourage la paresse intellectuelle et le scepticisme. Le fait de combattre l'innéisme, combat aussi le scepticisme. Il suffit de montrer qu'on ne peut pas prétendre tout connaître pour montrer qu'il est intenable de dire qu'il n'y a rien de certain. Combattre l'innéisme prévient le scepticisme. On sauve la valeur de la connaissance humaine. Cet aspect polémique donne lieu à tout le *Livre I*.

Au départ, Locke écrivait cet essai pour des gens déjà ralliés à sa cause. La *livre I* critique, est venue après. Il veut détruire les illusions sur lesquelles sont fondées les doctrines innées, déraciner l'innéisme.

Le lien entre le *Livre I* et le *Livre II* est évident, au-delà même de la polémique. Une fois la thèse de l'innéisme détruite, on passe au *Livre II*. Il propose sa réponse empiriste. L'expérience commence avec les idées. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'idées (idées de sensations) qui préexistent à l'expérience.

Les arguments de Locke :

Ils font tous droit à l'argument majeur de l'innéisme. *Livre 1, chapitre 2, §2*. L'argument récurant de l'innéisme selon Locke : les principes innés sont reconnaissables au fait qu'ils font unanimité. Les principes théoriques semblent les moins vulnérables, c'est à ceux là qu'il s'attaque. Sa critique va déployer cinq éléments :

* L'argument du consentement universel est faible. *Livre 1, chapitre 2, §3*. Cet argument suppose ce qui est en question : les principes de vérités innées ne s'acquièrent pas autrement que grâce au créateur. C'est une pétition de principe.

* L'argument du consentement universel est douteux. *§4 et 5 page 67*. Les enfants et les simples d'esprits ignorent ces principes, donc la moitié de l'humanité les ignorent.

* Cet argument n'a que l'apparence du vrai. Si on lui laisse la chance de dire que c'est seulement en droit que les principes innés s'acquièrent, c'est-à-dire que ce qui est innés c'est la capacité de prendre connaissance de ces principes. Donc même si on concède cela aux innéistes, Locke dit que l'argument en reste sophistique par son présupposé : il y aurait dans notre esprit des vérités dont nous n'avons pas connaissance. Pour Locke, il n'y a pas d'intermédiaire entre ne pas connaître et connaître. Ou on les a et on les connaît ou on ne les connaît pas et on ne les a pas. Selon lui, l'esprit n'est rien sans ses idées. Une idée n'en est pas une si nous n'y pensons pas, si elle n'est pas actuelle. Locke retourne contre Descartes l'identité de la pensée et de la conscience.

* L'argument du consentement universel a tous les défauts à la fois :

° Lorsqu'il invoque l'usage de la raison comme condition de perception de l'inné, *§9 page 70-71*, il y a un cercle vicieux (un diallèle) : la raison dont l'usage est indispensable se base sur le connu. Elle se présuppose elle-même.

° La raison sert à la découverte de notions qu'on ne tient pas toujours pour inné. *§7 et 8 page 69*. L'usage de la raison profite à beaucoup de connaissances pas forcément innées.

° Il y a supposition à tort de connaissances inactuelles et supposition qu'est inné tout principe qu'on reconnaît explicitement. Il y a pétition de principe. *Page 74-75 §14*. Pour Locke, le fait de recevoir explicitement ne prouve pas qu'elles soient innées. Locke est partisan du progrès de la raison : constitution des idées générales par exercice de la raison. *Page 76 à 80, §15-16-17-19*. L'esprit connaît le plus particulier avant le plus général, les innéistes inversent ce processus. Locke prône l'idée du murissement. L'apprentissage de la raison est subordonné à celui de la langue. Les enfants ne connaissent pas ces principes et n'ont aucune chance de les connaître avant d'apprendre la parole.

°§25 L'innéisme revient à supposer que Dieu à fait les choses en vain car nous mettons beaucoup de temps à découvrir les principes innés. Si l'innéisme est sérieux, il ne peut pas tolérer qu'il ne précède pas toute connaissance. Il n'y a rien qui ne soit vérité dans l'esprit sans qu'on y ait encore pensé pour Locke. Il y a adéquation de la pensée et de la conscience.

Une chose qui pense est une chose consciente qu'elle pense. La pensée a été donnée par Dieu à l'homme, pour être actuelle. La pensée non actuelle n'est pas actualisable donc inutile. Il y a réminiscence de perception pensée. Les principes dit innés sont connus après les autres et en général. §28 page 90. Comme les autres principes, les principes dit innés ne sont utilisés que dans les écoles, l'universel est donc restreint. Ils ne servent qu'à alimenter les polémiques entre les hommes instruits. Il rabat l'inné sur le vraisemblable. Il critique tout ceux qui font passer le vraisemblable pour de l'inné. L'indice du consentement universel n'est donc pas suffisant. Locke annonce sa théorie des maximes innées. Livre, chapitre 7. ces maximes universelles ont une utilité formelle et circonstancielle.

La thèse de Locke :

D'où résulte l'assentiment général que ces maximes procurent ? *Livre I chapitre 3 page 91* Cela vient de leur utilité. §6 La vertu est approuvée car elle est profitable, car elle paraît utile au bonheur, à tous ceux qui ignorent le véritable fondement de la moralité (Dieu). Ils font un usage intéressé de ces maximes. Le consentement donné à ces maximes est donc intéressé. C'est l'approbation de la vertu qui est profitable. C'est la réponse pour les principes pratiques. Pour les principes théoriques, ils reçoivent un assentiment plus immédiat. Locke maintient l'évidence intellectuelle. *Livre IV chapitre 7 §2* L'évidence par soi leur vient du fait que l'esprit perçoit immédiatement l'accord ou le désaccord entre les deux idées distinctes. Il y a quatre formes d'accord ou de désaccord :

1. identité ou différence selon l'être
2. relation (d'égalité par exemple)
3. coexistence ou non coexistence de qualités
4. accord ou désaccord d'une idée avec l'existence réelle. *Livre IV chapitre 7.*

La connaissance des rapports généraux n'ajoute rien à l'évidence. Ces rapports évidents sont d'abord établis sur du particulier. On n'a pas besoin de connaître les maximes pour connaître l'évidence. Les propositions générales n'ont aucuns privilèges. Une connaissance, c'est une proposition, ce qui suppose qu'on ait des noms. Ces noms sont difficiles à connaître parce qu'ils sont généraux. Leur maîtrise linguistique demande un apprentissage. Locke *Livre I chapitre 4* se pose la question : à quoi bon des idées innées si elles sont incertaines ou peu utiles ?

Les deux sources de connaissance humaine :

- * sensation
- * réflexion

Ces deux sources remplacent les idées innées pour Locke.

C'est à partir du *Livre II* que se joue la critique constructive des idées innées. Pour Locke, l'innéisme, c'est une existence d'idées inaperçues. Alors que l'esprit n'est rien sans ses idées.

Locke ramène l'existence des idées à leur perception effective. Être dans l'entendement c'est être perçu. Il n'y a aucune substance pensante derrière nos idées. Locke rejette la notion générale de substance car être une substance, c'est posséder des idées sans le savoir. Le rejet de l'innéisme est aussi un rejet de la conception substantialiste. L'innéisme suppose l'immédiateté, l'esprit possède un certain nombre d'idées dès le départ.

Question de la provenance de nos idées ? Comment notre esprit les acquiert-il ? *Page 163*. L'origine de nos idées, c'est l'expérience. L'esprit reçoit ses idées de l'extérieur et de l'intérieur (réflexion). Il y a des opérations internes de notre esprit. L'expérience est le fait de remarquer quelque chose, qu'elle soit intérieure ou extérieure.

Pourquoi Locke range dans l'expérience, les idées d'opérations intérieures ? Ce sont des idées de ce qui se passe en nous, en conséquence de la perception d'observation de choses extérieures. C'est cette perception qui prime car elle est première, même si l'expérience a deux sources.

Ces idées d'opérations intérieures réfléchissent sur les idées de l'expérience, de l'extérieur. Il faut que quelque chose se passe dans l'esprit pour qu'il réfléchisse. C'est causé par la sensation. Il n'y a pas d'idée d'opération de l'esprit s'il n'y a pas d'expérience sensible. La sensation est déterminante et la réflexion est seconde. La réflexion est source pour la connaissance, à condition que l'expérience en soi une. *§23 page 183*. Il n'y a pas d'idée qui arrive dans l'esprit tant que les sens ne l'ont pas introduite. *§4 page 165*.

§5 page 166 : Formulation de ces deux sources :

- * les objets extérieurs
- * l'esprit lui-même (ou ses opérations en tant qu'il les aperçoit.)

L'esprit se constitue un stock d'idées simples pour commencer, à partir des ces deux sources (sensation et réflexion) Livre II, chapitre 1 page 166.

1. LES IDÉES SIMPLES

Elles sont de trois sortes, en fonction de leur source :

- * idées issues de sensation seule
- * idées issues de la réflexion seule
- * idées issues des deux à la fois (de l'une ou de l'autre indifféremment)

Les idées simples issues de la sensation seule : on ne les reçoit donc pas de la réflexion. Il y a :

- * celles qui viennent d'un seul sens (exemple : couleur) = idée de qualité première
- * celles qui viennent de plusieurs sens (exemple : la vue et le toucher à la fois : idée d'espace) = idée de qualité seconde

Locke est l'inventeur des termes idée de qualité première et idée de qualité seconde. C'est l'équivalent empiriste des natures simples de Descartes.

Locke privilégie leur source en tant qu'elle est sensible. L'idée de qualité sensible est dans la catégorie d'idée simple pour lui alors que pour Descartes, non. Ce dernier dit que les idées de qualité sensible sont inconsistantes. Locke, *Livre II chapitre 9 §6-7* : il faut faire intervenir la cause de nos idées et pas seulement la source. Quand on parle de qualité, on sous entend qu'il y a quelque chose, *chapitre 8 Livre II*. Toutes les idées sont, dans l'esprit, au même niveau, également simples et reçues de la même façon. Mais à l'extérieur, elles diffèrent de qualité. Une qualité première à plus d'être qu'une qualité seconde. Les idées de qualité seconde correspondent au réel dans le monde extérieur. Les qualités secondes existent par les qualités premières, donc ces dernières sont causes des qualités secondes. Par leur qualité première, les objets produisent en nous des idées de qualités secondes. Les qualités premières sont séparables de l'objet, elles sont immuables alors que les qualités secondes sont changeantes et instables.

Les idées simples qui viennent de la réflexion : on ne les reçoit donc pas de la sensation. Ce sont les plus fréquemment perçues par l'esprit. Il y a :

- * percevoir/penser = entendement
- * vouloir = volonté

Toutes les opérations mentales sont dérivées de ces deux là.

Les idées simples qui viennent indifféremment de la sensation ou de la réflexion. *Livre II chapitre 7*. Il y a :

- * les idées simples de plaisir
- * les idées simples de douleur
- * les idées simples de pouvoir
- * les idées simples d'existence
- * les idées simples d'unité

Le point commun de ces idées est de venir à l'esprit à l'occasion de toutes nos autres idées, accompagner nos idées, nous être suggérer par elles. Pratiquement aucune idée de choses sensibles ou d'opération internes, ne suscite pas en nous plaisir ou douleur. Toute idée à une tonalité affective. *Pages 208-211 §8* : l'idée de pouvoir peut être suggérer par l'expérience ou par la réflexion (sentiment de l'effort volontaire). *§7* l'idée d'existence et d'unité sont des idées que nous acquérons en contemplant nos idées. Pour Descartes, c'est par le cogito qu'on appréhende l'existence. *Page 212*, il ajoute l'idée simple de succession. Elle peut dériver de la sensation mais elle accompagne plus nos idées de réflexion (besoin de mémoire).

Définition des idées simples :

* elles sont immédiates et reçues de l'expérience. Recevoir c'est percevoir effectivement. Il n'y a pas d'écart entre perception et réception. C'est le même temps, contrairement aux innéistes.

* L'esprit est passif. Il subit les impressions qu'il reçoit de l'extérieur ou de l'intérieur. Il y a trois aspects qui cernent cette passivité

o impossible de ne pas recevoir les idées simples (pour Descartes, ce sont les idées adventices exclusivement)

o impossible de détruire, effacer, transformer les idées simples (pour Descartes, ce sont les idées innées)

o impossible de créer, forger une nouvelle idée simple. Elle est reçue. Il n'y a aucune autre idée simple que toutes celles que fournit l'expérience.

* la simplicité des idées simples tient à leur nécessité, au fait qu'elles s'imposent à nous, reçues de l'expérience. Par simplicité, Locke dit que les idées sont des atomes de notre connaissance : page 212 !10. Comme des atomes : indivisibles, irréductibles. Mais la simplicité signifie davantage, chapitre 2 §1 :

o les idées de qualité sensible sont vécues comme distinctes. Mes sens recueillent du même objet, au même moment, des idées différentes. Une idée simple est une idée distincte.

o Il n'est pas exclu que le contenu de mes idées simples soit dans les choses mêmes mêlé à d'autres. Mais l'idée simples entre distinctes et sans mélange dans notre esprit. C'est dans l'esprit seul que nos idées sont distinctes et donc simples. L'abstraction c'est séparer les idées de celles qui les accompagnent. C'est ce qui produit les idées générales. Les idées simples sont particulières dans l'entendement. C'est-à-dire qu'elles ne dérivent d'aucune autre. Mais en même temps elle est abstraite, comparé à ce qui est dans la réalité.

Si les idées simples sont simples, c'est au sens que l'esprit les subit. Il ne peut donc pas les produire. S'il y a de l'activité dans l'esprit, il faut supposer que la distinction et l'abstraction soient dans la réception. Chez Locke, perception et réception sont égaux. Qu'est ce que percevoir ? Chapitre 9 §1 la perception est passive par rapport aux objets qu'elle perçoit sans pouvoir s'en empêcher. Elle est active dans le sens de remarquer, cela suppose un minimum d'attention ? Pour qu'il y ait perception, il faut un certain niveau d'attention volontaire. Il n'y a pas de réception sans perception et pas de perception sans attention donc il n'y a pas de passivité sans activité. Page 234.

L'idée simple est la mieux appropriée à l'attention. Elle ne disperse pas l'attention de l'esprit. L'idée simple est simple parce qu'elle ne divise pas l'attention de l'esprit. C'est l'idée la plus sûrement perceptible.

2.Des idées simples aux notions générales, en passant par les idées complexes.

Pour aller aux idées complexes, il faut que l'esprit agisse à partir des idées simples.

- * acte de mémoriser
- * acte de discerner

Ces actes sont nécessaires mais ne suffisent pas. Il en faut trois autres :

- * acte de lier, unir, combiner des idées simples
- * acte de mettre côte à côte, comparer
- * acte de séparer des idées à celles dont elles sont liées dans la réalité : abstraire

Ces actes supposent les actes de discernement et de mémorisation.

- * l'acte de lier permet d'expliquer toutes les formations d'idées complexes.
- * L'acte de comparer permet d'expliquer les idées complexes de relation.
- * L'acte d'abstraire permet la genèse des idées générales.

Il ne faut pas tomber dans le relativisme. C'est bien l'expérience qui impose à l'esprit de former telle idée complexe. Il y a des suites d'idées simples plus fréquentes que d'autres. L'esprit ne peut pas faire davantage que lier, comparer et abstraire, page 266. L'esprit doit agir pour former les idées complexes. On retrouve l'ambivalence passivité/activité.

Télécharger la pièce jointe d'origine

L'esprit doit avoir une visée d'idées complexes. §22 page 449 : l'idée complexe d'un mode mixte. L'unité de l'idée complexe tient à un certain type d'attention par lequel l'esprit se porte à plusieurs idées simples pour les unir. Cette visée se manifeste par le fait de donner un nom, d'attacher à un nom le résultat. Une idée complexe n'est prise comme unité de sens que dès lors qu'un nom lui ait donné.

L'efficacité du langage est de communiquer ses pensées aux autres. Un nom est un raccourci. Une idée complexe a plus de chance d'être déterminée qu'elle mérite d'être renommée par un seul nom.

La typologie des idées complexes :

- * idées complexe de mode
- * idée complexe de substance
- * idée complexe de relation.

Les idées complexes de mode

Elles ne supposent pas celles de substances mais elles supposent un mode §4. elles ne peuvent pas substituer par elles mêmes car elles dépendent d'une ou plusieurs idées simples.

- * idée complexe de mode simple (dépend d'une seule idée simple)
- * idée complexe de mode complexe (dépend de plusieurs idées simples, qui sont combinées)

L'esprit produit les modes simples en modifiant l'idée simple. Il y a autant d'idée complexe que de modification d'idée simple. Il y a trois manières de modifier une idée simple :

- * on considère l'idée simple d'une manière
- * on la répète et l'additionne à elle-même
- * on fait varier le degré de l'idée simple

Exemple : l'idée simple de rouge donne l'idée complexe de nuances de rouge. Ce sont des idées complexes instables. Il n'y a pas forcément de noms.

Exemple : l'idée simple d'espace (vue et toucher) chapitre 13 §26 donne l'idée complexe des trois dimensions en considérant l'espace entre les extrémités d'un corps et l'idée de distance en considérant l'espace entre deux points. Il y a une visée de la part de l'esprit.

Exemple : l'idée complexe de figure est donnée en répétant la ligne droite chapitre 13 §6

Exemple : §7 j'obtiens l'idée complexe de lieu grâce à l'idée complexe d'immensité.

Pour Locke, il est impossible d'acquérir l'idée complexe de l'infini car elle croit sans fin. Chapitre 17 §13. Elle nous met en face de la finitude de notre esprit, la réalité est trop grande pour nous.

Les idées complexes de mode mixtes, chapitre 22, sont formées par combinaison, par la réunion de plusieurs idées qu'on perd de vue comme plusieurs. Ces idées complexes donnent lieu à un nom qui permet de communiquer sous forme condensée plusieurs idées simples. Elles ont une existence nominale, dans la pensée des hommes, pas dans les choses. On les appelle notions. §2 page 448.

Exemple : l'idée d'hypocrisie est formée sans qu'on parte de l'observation, sans avoir sous les yeux quelqu'un qui parait ce qu'il n'est pas. L'esprit doit rassembler plusieurs observations pour former l'idée d'hypocrisie.

Les mots qui constituent ces modes mixtes sont notre langage. On ne peut donc pas en dresser une liste. Il y a beaucoup d'idées morales et d'idées mathématiques.

Il y a trois manières de les former §9 chapitre 22 :

- * observation de certaines combinaisons (idées simples associées dans l'expérience)
- * invention, c'est l'esprit qui combine, c'est un assemblage volontaire : constitution de notions.
- * Explication de noms d'actions jamais vues ou de notions invisibles, et par énumération des idées qui les constituent. Il y a supposition de la communication avec autrui. Exemple : l'idée complexe de mensonge.

Les idées complexes de substance

Elles peuvent être :

* intentionnelles/formelles, c'est-à-dire considérées par notre esprit comme ayant leur permanence et leur origine dans la réalité des choses.

* Matérielles, c'est-à-dire qu'elles mobilisent deux types de matériaux : plusieurs idées simples de qualités sensibles et une « idée » qui ne figure pas dans les idées simples : l'idée de support. Chapitre 23. Cette « idée » est confuse, le mot substance est vide de sens. Il est

objet de supposition< ; la substance est inconnue car elle ne peut pas faire l'objet d'une idée. Elle est présumée.

Comment l'esprit passe-t-il à une vision substantielle ? Locke répond : par inattention. Par inattention, nous prenons un nom pour une idée simple, on oublie que c'est un agrégat d'idées simples distinctes. C'est en raison de l'autorité du nom. C'est pour cela qu'on peut apprendre leurs noms avant l'expérience de cette chose. La visée objectivante est une visée dogmatique. L'esprit a tendance à oublier que le nom des choses n'est que des noms d'espèces. Chapitre 32 §18. Locke a une approche critique des idées de substances.

Les collections d'idées simples nous renseignent sur un fait, pas sur une essence. Il n'est pas question pour Locke de supprimer les idées complexes de substance. Mais il faut faire attention à son caractère dogmatique.

Les idées complexes de relation, chapitre 25

Elles requièrent de l'esprit le rapprochement et la combinaison d'idée simple, sans les perdre de vue. L'idée de relation est étrangère ou surajoutée aux substances §4. Ces relations n'affectent en rien les choses qu'elles mettent en relation. Ce que nous connaissons plus aisément sont les relations expérimentales. L'idéal serait de connaître l'essence des choses plutôt que leurs relations. Mais c'est impossible. Par exemple : l'idée complexe de filiation, il n'y a pas père sans fils et pas de fils sans père. Ce sont des idées de corrélation.

Les trois principales conditions de possibilité de la connaissance :

* L'ordre immanent à l'expérience comme source de nos connaissances. Sinon, nous n'aurions aucunes idées stables. Il y a des fréquences repérables.

* Les opérations de l'entendement prolongent, complètent l'ordre de l'expérience, par la formation des idées complexes. Il n'y a pas un ordre a priori dans l'entendement. La connaissance obéit à des règles qui ne sont pas antérieures.

* Les ressources intentionnelles permettent à l'entendement de dégager des idées simples (par exemple : je vois de la neige et une craie, je conçois l'idée de blanc). Mais attention je ne produis pas l'idée simple. C'est bien l'expérience qui me la donne.

Lorsqu'on vise quelque chose de réel par un nom, on ne peut pas s'empêcher de la voir sans ses propriétés (donc on voit la substance) mais la chose n'existe pas sans ses propriétés. Le nom est dogmatique s'il ne contient pas en lui toutes les idées simples. Il y a un rapport intime au langage mais il faut une méfiance à l'égard des substances.

Au fondement des opérations de l'entendement et des ressources intentionnelles, il y a la pensée comme action, c'est-à-dire comme attention, et pas comme substance. Chapitre 19 §4.

L'esprit est plus ou moins relâché, de la concentration intense à l'indifférence. La formation des idées simples suppose l'attention pour que l'esprit les remarque. Il y a des actes de pensées d'intensité différente. Penser, ce n'est pas être une substance pensante pour Locke.

Que pouvons-nous connaître ? Livre IV

Livre IV chapitre 1 §1, la connaissance est un rapport de convenance ou de disconvenance entre nos idées. Les idées sont les constituants de la connaissance mais pas de l'objet. La définition de Locke est minimale. Le Livre IV complète cette définition en tenant compte du rapport entre idée et chose. Il aborde la perception de ce rapport. §7 : L'existence est un rapport car elle est virtuellement un rapport entre idée et chose.

Chapitre 4 §3 « notre connaissance est réelle seulement dans la mesure où il y a conformité entre nos idées et la réalité des choses »